

Ta ville

On se voit dans des bars sans but,
Avec juste des « m'a tu vu »,
Allez, viens boire un verre de plus !
Ha ben, là t'as encore tout bu.

C'est toutes les fins de semaine,
Chacun connaît sa peine,
Son refuge, là où on est bien,
Là où c'est pareil chaque semaine.

C'est la ballade des nuits noires,
Des rencontres sans pourboire,
Des ivrognes qui rentrent tard,
Des nanas qui broient du noir.

Ta ville (traverser la silence au chat)
Il y a toujours un refrain (ville a si la les mandisai)
Une mélodie, une rime, pour accompagner ton chemin (la villa soie de ville où ça ta ville)

Et puis les gens finissent par se lasser,
Ils changent d'endroit pour changer,
Pis des fois par plus y aller,
Et restent devant leurs télés.

C'est pas mieux, c'est pas mo ins bien,
Mais je sais que ça fait du bien,
De s'parler un verre à la main,
Même si c'est comme ça, pour rien !

Car le reste du temps : c'est le boulot,
Ca te casse tout dans le ciboulot,
Ca te transforme à devenir brelot,
Comme ça n'importe quand, trop tôt.

C'est tous les gens des bars,
Qui savent plus où se coucher tard,
Préoccupés comme des bagnards,
A ramer dans leur vie de taulards.

On est plus libre en travaillant,
Dans la société de l'argent,
On d'vrait travailler pour le bon temps
On d'vrait vivre dans le vent.

Traverser des villes et des envies,
Découvrir des paradis,
Toute la vie et toutes les vies,
Ne plus rencontrer de soucis....

Indifférence

Quand les quartiers s'enflamment,
Dans des immeubles abîmés,
On voit passer des femmes,
Sur des terrasses d'assoiffés,
Ils jettent des papiers dans la rue,
Comme ça sans plus d'idées,
On se perd de vue,
Couchant avec l'amant télévisé.

Griller des mégots,
Caché sur un trottoir,
Sur des banquettes de métro,
Seul parmi mille sans les voir,
Croisé deux cents passants,
Sans aucun sentiment,
Eplucher des publicités,
Lécher les vitres des marchands.

Attention de ne pas chuter,
De pas frôler la vie des ombres,
C'est l'individualité,
Qui fait que l'individu sombre.

Des regards jetés par terre,
Des poches trouées d'anxiété,
Ou des visions de l'atmosphère,
Qui voient des pigeons civilisés.
Crier sans se faire écouter,
Bouger sans se faire remarquer,
Passer des fringues et des miroirs,
Pour vivre dans le paraître la mode du devoir.

Des travaux, soulés de productivité,
Déchirent et entraînent dans l'ivresse,
Capital superficiel envolé,
De rassemblement de détresse,
Les œillères d'un cheval
Passées sur l'humanité,
L'individu met le voile,
Seul et égoïste loin de la liberté.

L'embouteillage

J'étouffe le long des grand boulevards,
L'air se fait rare,
Je me sens cave,
Mon souffle s'entrave.

Je sens le plomb, dépôt dans mes entrailles.
La douleur me tiraille,
Je me sens mal,
Mon cœur s'emballe.

La vapeur des bouchons m'embrume les narines,
L'oxygène se débine,
C'est l'oxyde de carbone,
Quoi me déraisonne.

Le bruit des pompes à mort m'enivre de grisaille,
Un vomi de ferraille
Assourdi mon élan,
Je suffoque à présent.

Mettez des pavés dans les rues,
J'ai besoin d'air.
Enlevez les voitures de ma vue,
Que j'y voie clair.
Piétonnez l'aire des centres ville,
Place au vélo !
Des transports collectifs habiles,
Des parkings, des métros.

Pouvoir se promener en ville,
Sans se calvaire.
Fleurissons tous les centres ville,
De courants d'air,
Planter des arbres sur les avenues
Pour l'atmosphère.
Faire des rencontres incongrues,
Ouvrir une porte à la lumière.

Mes pas s'enlisent dans la gomme goudronnée
Je peux pas respirer,
Mes organes se rétractent,
Quand le feu passe à l'acte.

On rythme ses jours, aux vapeurs des camions,
C'est ma prison.
Les yeux me piquent
Sur les places publiques.

Une brume opaque remplit mon univers
Cloîtré dans une serre.
Je veux sortir,
Respirer l'avenir.

La pollution envahit tous les espaces de rencontre,
Les parcs où l'on raconte,
Mes marches citadines,
Les bancs où l'on bouquine.

Quarante mille enfants

Quarante mille enfants
Vont mourir aujourd'hui.
La course aux armements
Bouffe tous les crédits.
On a déjà de quoi
Faire sauter la planète,
Trente ou quarante fois !
Il faut que l'on s'entête
A fabriquer des armes,
Dont on a pas besoin
A fabriquer des larmes
Qu'on imagine loin.
Comme si les distances
Servaient à engraisser
Notre bonne conscience
Baignée d'oisiveté.

Quarante mille enfants
Vont mourir en ce jour,
Sans qu'à aucun moment
On ne parle d'amour.
Trop occupé qu'on est
A régler ses affaires
Et à se persuader
Qu'on ne peut rien y faire.
Des trottoirs de Manille
Aux faubourgs de Bombay,
Des ghettos du Brésil
Au quart monde français,
Quarante mille enfants
Aujourd'hui vont tomber
Et nous pendant ce temps
On n'est pas concerné.

Quarante mille enfants
Aujourd'hui vont tomber.
Mais surtout n'oublies pas
Le chèque en fin d'année
A une association
Qui passe sur les ondes.

Pour que ton réveillon
Ne souffre d'aucune ombre
C'est notre indifférence
Qui dicte la sentence
De notre vigilance
Renaîtra l'espérance
Quarante mille enfants
Aujourd'hui vont mourir
Quarante mille enfants
Je ne peux plus dormir.

Quarante mille enfants
Qui meurent chaque jour.
Et j'ai le sentiment
Que ça pèse pas lourd,
Notre histoire pourtant
A toujours démontrée
Que le sens du vent
Du peuple dépendait
Quarante mille enfants
Tout le monde le sait
Il est peut être temps
De penser à crier.
Quarante mille enfants
Aujourd'hui vont crever
Et demain tout autant
Si on reste muet .

Quarante mille enfants
Aujourd'hui sont tombés.
Je le crie en chantant
Et vous, vous m'écoutez
Pendant cette chanson
de trois minutes vingt.
Quatre vingt quatre enfants
Qui seront mort de rien
Quatre vingt cinq.....
.....
Et peut-être le tien.

Temps, vive le temps

Il vivait dans son pays avec sa culture et ses idées,
Loin replié de tout temps,
enlacé par les saisons,
C'est quand nous y sommes allés que tout a changé.
On a cassé leur culture, leur équilibre et leur raison.

On a imposé nos lois, nos religions, nos coups de canons.
On a construit des usines pour exploiter les habitants.
On a installé des dictateurs pour raffermir les nations.
Vendu des armes et de la terre pour bien asseoir les tyrans.

Alors il est parti dans le pays de ces ennemis,
Traversé la Méditerranée pour goûter les droits de l'homme
Et on l'a encouragé à venir faire la guerre ici,
Au front occidental, on a plus de chance que le glas sonne.

Il a combattu l'inconnu au beau milieu de la guerre des blancs,
Guerre provoquée par les riches qui ont pillé son pays.
Esclave, chaire à canon, c'est l'injustice d'un peuple de sang,
Rouge comme tout le monde mais noir d'ennuis et de soucis.

Temps, vive le vent
Loin de la ville de la misère.
Long, vive le temps
Ou l'égalité sera sur terre.

Ensuite on l'a embauché à l'usine, deux sous, un pain, une clope, du vin
Et soixante dix heures par semaine, la pelle, la pioche, les trous d'hiver,

Des poubelles aux tranchées,
des toitures, maçons, pots de vin,
Travail au noir pour l'étranger qui est mal payé, qui dort par terre.

Puis on les a parqué dans des immeubles des cités.
Tous ensemble à l'école du quartier, au square du quartier.
On a laissé pourrir leurs HLM déjà tout gris, sans gaieté.
On entretient leur pauvreté, la violence pour dominer.

Il trouve quand même quelques copains, deux trois minutes pour picoler.
Un petit logement et puis une femme et des enfants et des enfants...
C'est pas facile de s'adapter aux pays riches quand on est persécuté.
On se retranche dans sa religion, dans les coutumes de ces parents.

Au bout de vingt ans de labeur à travailler pour le capital,
D'affronts racistes de ces voisins, des injustices de la société ;
On l'a emmené dans un charter, un retour point final,
Un retour au départ en pensant qu'il sera oublié.

Dans son pays il n'a plus rien, les dictateurs sont toujours là.
D'ailleurs à la moindre guerre civile, eux, on les accueille en terre d'asile,
Mais à l'hôtel pas au turbin, on les bichonne comme des rois

Car ils sont complices de nos crimes de l'Afrique jusqu'au Brésil.

Pour remercier les immigrés de mourir pour nous, faudrait-il qu'on les oublie,
Oublier qu'ils trinquent pour nos crises économiques et pour nos riches,
Qu'ils meurent avec nos armes à la main, celles qu'on a vendu au profit
De la domination du tiers - monde qu'on a saccagé mis en friche.

On balance des lois Pasqua, Debré, circulaire Chevènement
On renvoie les gens dont on a profité, exploité,
Sous prétexte de chômage entretenu par tous les exploitants.
On reproche aux sans papiers de ne pas avoir ce qu'on leur a volé.

Temps, vive le vent
Loin de la ville de la misère
Long, vive le temps
Ou l'égalité sera sur terre

Leur identité, leurs cultures, leurs vies, leurs évolutions.
Les pays riches sont responsables des problèmes des pays pauvres.
Il est tant que ces pays prennent leurs responsabilités.
Il est impératif que tous les sans papiers soient régularisés
Et que les immigrés ne soient plus jugés coupable
Car ils font partis des victimes des inégalités de notre société capitaliste, individualiste et raciste.

Le Pas Suivant

Ecrire la vie comme né le printemps,
C'est notre poésie qui fait marcher le temps.
Les amants marchent au square comme mélancolie,
Des envies dans les rimes de leurs pas suivants

On rêvait de partir, d'arrêter le temps ,
Mais c'est bien nos délires emportés par le vent,
Les partants font des tours avant de revenir,
Partant faire l'amour comme le pas suivant.

Les montagnes figées dans les mers d'antan,
Les bourgeons fatigués qui s'ouvriront à temps,
Les amants font des signes pour se diriger,
Aller vers l'avenir, le pas suivant.

Préserver ces contours, sauver la nuit des temps,
Ne jamais reculer, c'est bien là l'important.
Que les parents s'inspirent de leurs crépuscules,
Les cellules derrière, il y a le pas suivant.

Les hommes, bardés de fous et d'impuissants,
De leurs lames acérées comme des ventres mouvants,
Les amants enlacés de leurs amours blessés
Doivent se rassurer, il y a le pas suivant.

Caresser d'un délire la suite des événements,
Rassurer ton avenir, l'espace d'un instant,
Que les puissants se meurent dans un profond soupir,
Pour pouvoir voir venir le pas suivant.

Des tempêtes en orages à ton pluviottement,
Les mains ouvertes au partage pour nos enfants.
Les amants se rejoignent, pour sauver les mirages,
Migrant, volant, vers le pas suivant.

Tourne, tourne, encore plus que le vent
Le futur n'est pas mort , on le sent bien vivant
Les mourants pessimistes n'auront que des remords,
Nous les mettrons dehors avec le pas suivant.

La flexibilité du temps de travail

Quand on a des chômeurs, les grosses entreprises vont bien,
On fait planer la menace des licenciements sans lendemain.
Les gens acceptent leur travail sans jamais lever la main,
De manger les miettes de pain que leur jette leur destin.

Quand on supprime le service public, les grosses entreprises répliquent.
On fait planer la menace des licenciements économiques,
Les grèves meurent et on a peur de faire de la politique.
Tous dans la pensée unique, domptée par leur cirque.

Quand on crée des contrats bidons, les grosses entreprises se marrent,
Elles peuvent employer des foules pour des salaires de clochards,
Les CES ou Emplois jeunes, dernières trouvailles de ces connards,
La politique négocie avec des patrons bien plus roublards.

Flexible
Allez viens faire un stage,
Tu seras pas payé !
Mais tu seras bien plus sage ,
Tu te feras exploiter!
Flexible

Quand les politiques légifèrent, les grosses entreprises prospèrent,
On fait planer la menace des licenciements d'enfer,
Les négociations s'installent et le gouvernement perd,
Les lois sont celles des gangsters qui exploitent la terre.

Quand les techniques évoluent, les grosses entreprises modernisent,
On fait planer la menace des licenciements de la crise.
On baisse trop peu le temps de travail, on perd la mise.
On leur donne le travail flexible, le bon temps des entreprises.

Quand on annualise le temps de travail, les grosses entreprises copulent.
Elles ont toutes les possibilités pour t'exploiter, elles t'annulent.
Elles ont créé le climat le plus prospère pour leurs calculs.
Elles nous emmènent de ce pas dans un profond crépuscule.

Salam

Son bonnet enfoncé sur les rides du labeur,
Sa courbure perturbe les plis de son grand manteau,
Il a la vitalité de sa souffrance et de ses peurs,
C'est l'heure de partir, de poser son fardeau,
Loin des années de boulot,
Loin de son ghetto,
Sur les flots.

La petite pièce est triste sans chaleur,
Les vieilles photos reflètent la douleur des années,
L'armoire renferme les maigres biens de sa sueur,
C'est l'heure de partir, il n' peut plus travailler,
Loin de tous les chantiers,
Loin de sa gaieté,
Sur le quai.

Les plaisanteries de voisinage soulagent sa torpeur,
Comme lui, c'est du travail qu'ils sont venus chercher ici,
Il n'y a eu qu'une fillette pour comprendre sa douleur.
C'est l'heure de partir, de rentrer au pays.
Loin d'une vie choisie,
Loin dans l'oubli,
Il a vieilli.

Ses heures et ses semaines sont parties dans les colis,
Personne n'a jamais imaginé comment serait la fin,
La retraite des immigrés qui n'ont plus de pays,
C'est l'heure de partir, d'affronter son destin,
Loin il se tient la main,
Loin des siens,
Sur la fin.

Il aura dressé des maisons, creusé des tranchées,
Le foyer des travailleurs c'est bientôt fini.
Au café : les précurseurs de l'intérimaire des quartiers.
C'est l'heure de partir, au revoir,
Au revoir,
Ali